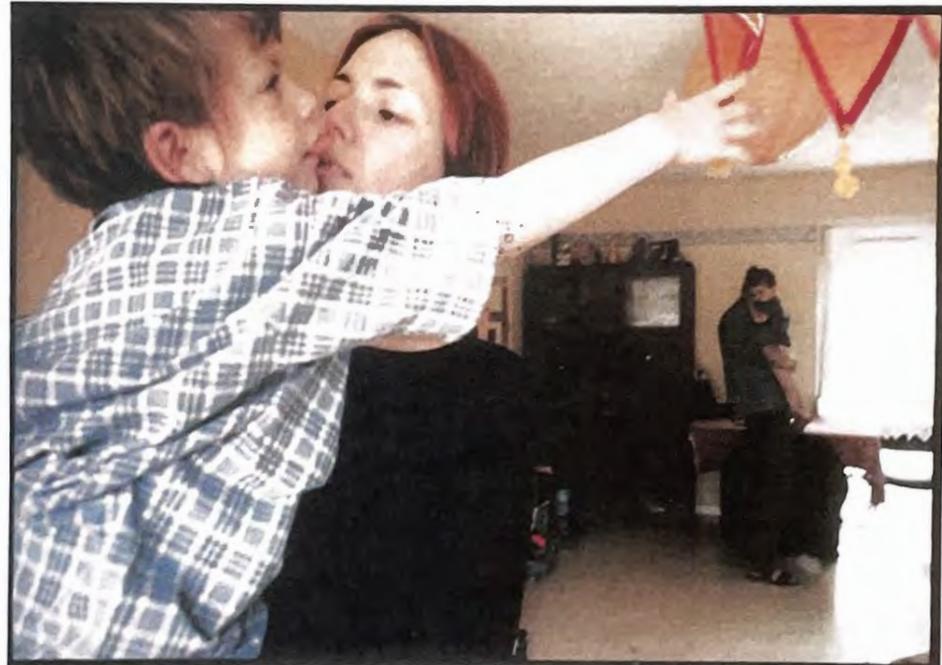


Enceinte sans le savoir

Les semaines passent, leur ventre s'arrondit, mais elles pensent à tout, sauf à un bébé. Deux femmes nous ont confié l'extraordinaire force de ce refus inconscient, que les psychologues baptisent déni de grossesse. PAR SOPHIE PASQUET. PHOTOS SAMUEL BOLLENDORFF.

Cela paraît incroyable. Inimaginable. Surtout à une époque où la grossesse est sublimée, célébrée, scrutée. Pourtant, il arrive que des femmes ne voient pas, ne sentent pas qu'elles sont enceintes. Qu'elles l'ignorent pendant cinq, six... voire neuf mois. C'est alors en accouchant qu'elles découvrent qu'elles portaient un enfant. On imagine le choc. Nier sa grossesse arrive à des femmes de tout âge, tout niveau socio-culturel et même parfois à certaines déjà mères. Est-ce vraiment possible? Oui, dix fois oui. Même si leur entourage n'est toujours pas convaincu qu'elles ne sont ni «demeurées» ni manipulatrices.

«Pour ces femmes, l'idée d'une grossesse serait trop difficile à admettre psychiquement, cela les mettrait en danger. Elles se protègent de l'impensable», explique Monique Bydlowski, psychiatre et psychanalyste*. Les mécanismes du déni sont mystérieux, mais on sait aujourd'hui qu'il peut se nourrir d'histoires très différentes: une certaine naïveté par rapport aux relations sexuelles, des situations familiales douloureuses ou confuses, des deuils non faits, la conviction d'être stérile... «Le déni ►



Aude, 23 ans, maman de Tim, 5 ans.

«C'est au moment où j'ai vu une tête sortir de mon corps et entendu: "Il est bleu", que j'ai compris que j'accouchais.»

C Aujourd'hui, je sais que certaines raisons m'ont empêchée d'accepter ma grossesse. Mais je ne peux pas ne pas me sentir comme une "extraterrestre". Longtemps, j'ai eu un sentiment de honte. La veille de l'accouchement, j'avais fait 20 km à vélo; la semaine pré-

cedante, je courrais pour le cross de mon lycée. Je me sentais fatiguée, mais je pensais que la vie me fatiguerait. Je n'avais pas pris un gramme et mes cycles étaient réguliers... Une nuit, j'ai ressenti de très violents maux de ventre. J'ai pris un bain. Le matin, j'ai appelé Timothé, mon petit ami,

pour qu'il me conduise aux urgences. J'ai pensé que je faisais une fausse couche. C'est au moment où j'ai vu une tête sortir de mon corps et j'ai entendu: "Il est bleu", que j'ai compris que j'accouchais... Après, c'est un peu le "trou noir". J'étais littéralement hébétée. Le bébé a ►

► est extrêmement puissant. Tous les signes qui renvoient à une grossesse sont interprétés autrement», a remarqué Michèle Lachowsky, gynéco-obstétricienne et psychosomatique. Cette grille d'interprétation est en béton armé. Des maux de ventre? Sûrement une gastro... Des maux de dos? Trop de sport. Une prise de poids? Trop de gâteaux. L'absence de règles? Un choc passager... Le corps plie devant la force du psychisme. Il se fait complice: des saignements rappellent les règles, le ventre grossit à peine. Comme un petit passager clandestin, le bébé se fait très discret. «Pourtant, les bébés ne sont pas toujours petits. Ils font leur place en poussant certains organes, et le ventre ne grossit pas», a constaté la gynécologue. Autre fait remarquable dans tous ces récits: la «contagion» du déni. Car l'entourage le plus proche passe, lui aussi, à côté. Et même parfois le médecin de famille, consulté pour des gaz ou une grosse fatigue. Comme si, tant que la grossesse n'est pas dite par la future mère, elle peut passer inaperçue. Y compris pour elle-même. Monique Bydlowski a remarqué que «lorsque les femmes verbalisent et admettent enfin leur grossesse, à six, sept ou huit mois, leur ventre s'épanouit, parfois même en quelques heures!».

Pour la psychiatre, ce déni, surtout quand il est poussé jusqu'à la fin, peut être porteur de violence. Et certains nouveau-nés meurent à la naissance (*lire encadré*). Ou des jeunes mères, effrayées, confient ce bébé à l'adoption. La palette d'histoires est très large. Mais ces mères ont toujours besoin d'être accompagnées et aidées psychologiquement. Souvent, malgré le choc, l'enfant est rapidement investi, couvé, choyé, comme un bébé «miraculeux». Et le lien mère/enfant se tricote alors à toute allure. Car ce déni de grossesse n'est pas forcément une absence totale de désir d'enfant. Les récits d'Isabelle et d'Aude l'expliquent. Elles racontent leur histoire pour en terminer avec la culpabilité. Pour aider d'autres femmes. Et pour redire à leur famille qu'elles n'ont pas menti.

B.B.

(*) Antérieurs de «Des mères et leurs nouveau-nés» (éd. ESF) et «Je rêve un enfant» (éd. Odile Jacob).



Aude: «Après la naissance du bébé, on se disait

que l'on ne pouvait pas être de bons parents. Heureusement, les parents de mon petit ami étaient présents.»

► été transféré dans le service des prématurés: il pesait 2,100 kg et personne ne savait précisément à quel terme je venais d'accoucher. Je pensais à mon père, je disais à l'équipe médicale: "Il ne faut surtout pas le lui dire." Je savais qu'il allait être furieux. C'est un homme dur, blessant et lunatique, qui me faisait peur. Le médecin a quand même décidé d'appeler mes parents. Ma mère n'a eu que ces mots: "Mais que va dire mon mari?" Aujourd'hui, je pense que ce déni est la marque de l'emprise que mes parents avaient sur moi. Comme si, tant que j'étais chez eux, je ne pouvais pas faire d'enfant. Le lendemain, ma mère est venue déposer des vêtements dans ma chambre, sans rien dire. Ma famille ne m'a jamais crue. Mon père est encore persuadé que c'était un coup monté pour quitter la maison...

► Avec Timothé, nous nous sommes rapidement demandés si nous allions garder ce bébé. Ce qui venait de se produire nous faisait douter d'être de bons parents. J'avais 18 ans, Timothé 20. Je savais que mon père allait me mettre à la porte. On n'avait absolument rien. Heureusement, les parents de Timothé étaient présents.

Timothé raconte. «J'ai appelé ma mère et je lui ai dit: "Aude a eu un bébé." Timothé raconte. «J'ai appelé ma mère et je lui ai dit: "Aude a eu un bébé."

Elle m'a demandé: "Il est de toi?" "Oui." "Je m'assois..." Je suis rentré chez moi, j'ai pleuré de désarroi dans ses bras. Puis on a parlé.»

Aude reprend. «À la maternité, ses parents nous ont dit que la décision nous appartenait, mais qu'ils pouvaient nous accueillir avec le bébé, qu'ils allaient se débrouiller, se faire prêter des vêtements, un berceau... Ils ont su nous ouvrir une porte, un espace pour que l'on s'imagine parents. Le soir même, on choisissait le prénom. Je voulais l'appeler Timothé, comme son papa: j'étais tellement reconnaissante qu'il soit là. Mais il n'a pas voulu. (Timothé sourit.) C'est devenu Tim.

► Avec mon bébé, tout est venu instinctivement. Même si le lien était inconscient, caché pendant neuf mois, il était là quand même. J'ai accouché un vendredi, je suis retournée en cours le lundi. Ma

belle-mère s'est occupée de Tim. J'avais le sentiment qu'il fallait absolument que je réussisse, pour lui. Peut-être par culpabilité, peut-être pour rattraper le temps perdu, je suis devenue très mère-poule...

► C'est à la naissance de mon second petit garçon que tout a ressurgi. Ma deuxième grossesse était en fait la première. Je me suis rendu compte de tout ce que j'avais raté avec Tim. J'ai énormément culpabilisé. Je voulais rester enceinte et il a fallu déclencher l'accouchement. Aujourd'hui, je vais mieux, mais j'ai un peu peur qu'un jour Tim aille mal et que l'on ne sache pas si c'est à cause de cela. Nous avons toujours parlé de l'histoire de sa naissance. C'est un petit garçon à la fois sensible et très résistant. Avant lui, nous étions mal dans nos vies et nous ne voulions pas d'enfants. Aujourd'hui, nous aimerais en avoir quatre.» ▶



marie claire et 

En partenariat avec Marie Claire, retrouvez Maïtena Biraben sur France 5, dans l'émission «Les Maternelles», le 26 septembre, avec d'autres témoignages et d'autres spécialistes sur ce thème du déni de grossesse. Pour notre plus grand plaisir, l'émission vient d'entremer une nouvelle saison. Une orientation encore plus

«psy», plus dirigée sur le couple, et toujours des reportages et des grands débats sur les parents que nous sommes et les enfants qu'ils sont. Avec le ton sérieux et impertinent qui en a fait sa marque. *Les Maternelles*, du lundi au vendredi de 8 h 45 à 10 h 15, sur France 5.



Isabelle, 27 ans, maman d'Ulysse, 2 ans.

«On m'a prise pour une grande manipulatrice.»

G J'ai toujours rêvé que ma première grossesse serait une décision prise en commun avec le futur papa, j'imagineais le moment où nous concevions un enfant dans nos têtes d'abord. Jamais je n'ai voulu mettre un homme devant le fait accompli. J'ai expliqué au papa d'Ulysse que j'avais vécu un "déni de grossesse". Lui, il appelle ça un "viol de paternité".

À la suite d'une IVG, on m'a annoncé sans aucun ménagement que j'étais stérile. Ça a été un choc, comme une "punition divine". J'ai "pété les plombs". J'ai rencontré le futur papa d'Ulysse à ce moment-là. J'ai pensé que cette relation pouvait me sauver, même si cet homme me faisait un peu peur. Un mois après m'être décidée à lui parler de ma stérilité, je lui apprenais que j'étais enceinte de six mois! J'avais été tellement occupée à – très mal – dégérer ma stérilité que j'avais laissé passer tous les signes de la grossesse. J'étais très seule, je n'ai pas su demander de l'aide. Mes amies les plus proches accouchaient et je n'ai

plus beaucoup de relations avec mes parents. Pendant longtemps, la seule façon d'exister dans ma famille a été d'aller plus mal que mon père, maniaque-dépressif.

Quand le médecin m'a annoncé que j'étais enceinte de six mois, je pleurais et riais à la fois. Je pleurais sur ces longs mois qui venaient de s'écouler, cette grossesse qui m'avait échappée. Depuis quelques jours, j'avais des doutes, mais je pensais que je devanais folle, que je faisais sûrement une grossesse nerveuse. Le futur papa l'a alors plutôt bien pris. C'est après que les choses se sont compliquées. Le choix lui a manqué... ainsi que le temps. Neuf mois pour devenir père, ce n'est déjà pas beaucoup. Alors trois...

Quand à moi, trois jours après, j'avais un gros ventre, le ventre d'une femme vrai-

ment enceinte de six mois! Je sentais Ulysse bouger, comme s'il prenait enfin la place à laquelle il avait droit. Je lui parlais. Je me suis excusée, sans doute. Nous entrions vite en relation. J'étais réconciliée avec mon corps. Je me suis centrée sur moi et aussi sur lui. J'avais honte de ne m'être aperçue de rien, mais la psy de la maternité m'a rassurée: "Ça ne fait pas de vous une mauvaise mère." Pourtant, à l'accouche-

ment, j'ai senti que j'étais "sous surveillance". Les sages-femmes, au courant, ont retenu leur souffle jusqu'à ce que je pleure enfin d'émotion devant mon bébé. Je me sentais obligée de faire mes preuves. On m'a même proposé d'accoucher sous X alors que tout se passait bien.

Après la naissance, son père ne s'occupait pas beaucoup d'Ulysse. Il insinuait depuis un moment que je ne tournais pas rond... Dans ma belle-famille, on me prenait pour la "pauvre fille" qui n'avait pas su détecter sa grossesse. Ou pour une grande manipulatrice. Ma souffrance a été complètement niée, passée sous silence. Le père d'Ulysse disait que je lui avait fait un enfant dans le dos. Puis il a voulu faire un test de paternité. C'était pour moi une accusation grave. Il est devenu violent. J'ai porté plainte. Je suis partie... pour Ulysse. Ce petit garçon est un trésor. Aujourd'hui, nous sommes tous les deux dans un foyer pour mères en difficultés en Bourgogne. Mais j'ai pris ma vie en main. Et avec son père, nous tentons de nous séparer correctement.

PROPOS RECUEILLIS PAR SOPHIE PASQUET

COMBIEN DE DÉNIS DE GROSSESSE?

C'était en 1993, «On nous a amené à la maternité une étudiante en droit qui venait d'accoucher dans sa salle de bains. Elle répétait qu'elle ne savait pas qu'elle était enceinte», raconte Colette Pierronne, psychologue en prééropsychiatrie au centre hospitalier de Denain-Valenciennes (Nord). L'équipe, choquée, décide alors de lancer une enquête sur ces grossesses ignorées. Entre 1993 et 2000, 56 cas sont recensés (environ 2 %). Parmi ces femmes, 27 ont découvert leur grossesse tardivement, entre le cinquième et le huitième mois. Et 29 au moment de l'accouchement. «Mon premier étonnement a été de découvrir des femmes qui n'étaient pas psychotiques, c'est-à-dire déconnectées de la réalité», raconte Colette Pierronne. Les équipes étaient persuadées que ces femmes mentaient. Elles étaient extrêmement soulagées qu'on reconnaissasse

qu'elles étaient sincères. La psychologue est également frappée par le risque accompagnant ces naissances. Sur les 29 dénis complets, 6 bébés sont décédés, souvent à la suite d'un manque de soins de la part de jeunes mères «en état de choc». L'équipe ne veut pas tirer de règles sur l'origine du déni. «Toutefois, nous avons remarqué qu'il existait souvent des relations très serrées, encore oedipaliennes, entre la jeune mère et son père.» D'où la violence de reconnaître une grossesse, qui, dans l'imagination, pourrait être de lui. Les compagnons, majoritairement présents, étaient également en état de sidération, parfois furieux d'avoir été privés de ces neuf mois. «Ces familles auraient, pour la plupart, besoin d'un soutien psychologique, mais, souvent, l'histoire se referme sur elles», regrette Colette Pierronne, qui aimerait poursuivre l'enquête.